

**« MAIS QU’ON Y REGARDE DE PRÈS » :**  
**LA BIBLE ET SES LECTEURS DANS LES *PENSÉES* DE PASCAL**

« Mais qu’on y regarde de près » : l’impératif herméneutique que Pascal énonce au fragment S. 268 – L. 236<sup>1</sup> pourrait bien valoir comme une devise de l’édition électronique des *Pensées* dont Dominique Descotes est, avec Gilles Proust, le maître d’œuvre. Ce travail monumental rend, en effet, possible une étude « à la loupe » du manuscrit pascalien et témoigne de l’énorme intérêt d’une analyse rapprochée qui prend en compte non seulement chaque élément, jusqu’au plus infime, du texte des *Pensées*, mais aussi tout détail concernant leur support matériel et leur histoire critique. Si donc les chercheurs disposent désormais avec cette édition électronique d’un puissant instrument de travail pour « regarder de près » le texte pascalien, il n’est pas dépourvu d’intérêt de se demander quelle signification et quelle portée Pascal assignait à ce principe herméneutique, notamment en ce qui concerne la lecture de l’Écriture, à laquelle, dans la *pensée* S. 268 – L. 236, ledit principe s’applique en première instance. Or, regarder de près le texte biblique, entendons : le lire de près revient à éviter un danger et à frôler un excès : le danger de *lire trop peu* et l’excès de *lire trop*. « Mais qu’on y regarde de près » : si ce mot d’ordre est méconnu, le risque est, selon Pascal, celui d’une lecture *à la légère*, d’une lecture cavalière du texte biblique, qui fausse l’accès à la parole divine en se bornant à lire – et à y lire – trop peu. L’excès inverse n’est pourtant pas moins dangereux. Car l’exigence de « regarder de près », lorsqu’elle est assumée en toute sa rigueur et portée même jusqu’au scrupule, débouche sur une approche de l’Écriture qui, aux yeux de certains, prétend finalement y lire trop. Dans les pages qui suivent, nous souhaiterions donc proposer quelques remarques concernant ces deux postures herméneutiques, en revenant sur le sens que Pascal leur assigne et en étudiant quelques exemples de leur application, évoqués par les *Pensées*.

---

<sup>1</sup> « La généalogie de Jésus-Christ dans l’Ancien Testament est mêlée parmi tant d’autres inutiles, qu’elle ne peut être discernée. Si Moïse n’eût tenu registre que des ancêtres de Jésus-Christ, cela eût été trop visible. S’il n’eût pas marqué celle de Jésus-Christ, cela n’eût pas été assez visible. Mais après tout, *qui y regarde de près* voit celle de Jésus-Christ bien discernée par Tamar, Ruth, etc. [...] Si Dieu n’eût permis qu’une seule religion, elle eût été trop reconnaissable. Mais *qu’on y regarde de près*, on discerne bien la vraie dans cette confusion » (nous soulignons). Les *Pensées* seront d’après l’édition Sellier (= S. ; *Les Provinciales, Pensées et opuscules divers*, textes édités par G. Ferreyrolles et P. Sellier. D’après l’édition de L. Cognet pour « Les Provinciales », Paris, Le Livre de Poche/ Classiques Garnier, « La Pochothèque », 2004) mais nous donnons aussi la numérotation Lafuma (= L.). Pour l’établissement du texte, notamment en ce qui concerne la lecture du manuscrit et l’analyse des différentes phases de rédaction, on se reportera à l’édition électronique des *Pensées* par Dominique Descotes et Gilles Proust ([www.penseesdepascal.fr](http://www.penseesdepascal.fr)).

## 1. Pascal et son lecteur

Tournons-nous tout d'abord vers la *pensée* S. 659 – L. 815, fragment capital, mais assez souvent délaissé par les critiques. Pascal y « trace un portrait saisissant du destinataire de sa [...] prise de parole [...] apologétique »<sup>2</sup> :

Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. Ne pensez point aux passages du Messie, disait le Juif à son fils. Ainsi font les nôtres souvent, ainsi se conservent les fausses religions et la vraie même à l'égard de beaucoup de gens.

Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer et qui songent d'autant plus qu'on leur défend. Ceux-là se défont des fausses religions et de la vraie même s'ils ne trouvent des discours solides.

Ce texte appelle trois remarques : a/ Le lecteur que Pascal imagine pour son ouvrage en cours d'élaboration ne se trouve ici caractérisé que par un trait majeur : la volonté (le désir, l'exigence, la résolution) de songer, et de songer sans cesse. Il songe et il ne peut pas s'empêcher de songer même si on le lui défend, l'incapacité à ne pas songer étant en même temps une impuissance à l'égard du monde ordinaire (qui a le *pouvoir* de ne pas songer) et un privilège, qui justement l'exempte de l'ordinaire. D'où un corollaire essentiel pour la compréhension du dispositif apologétique des *Pensées*. Le destinataire des *Pensées* n'est pas seulement l'incroyant, l'athée, ou même le libertin, mais aussi un chrétien qui échappe à l'attitude du « monde ordinaire », c'est-à-dire un chrétien qui ne se limite pas à *conserver* la religion à laquelle il appartient, à s'y *conserver*, sans pour autant la faire sienne, mais, au contraire, s'interroge sur son fondement, quitte à s'en défaire s'il ne la trouve pas étayée par des discours solides. Dès que le christianisme devient un impensé, la possibilité même d'en défendre et illustrer la vérité s'estompe : la religion n'est plus qu'une des « vacations » de l'homme, toutes également inessentiels et infondées, comme le remarque le fragment S. 661 – L. 821 : « Qui a démontré qu'il sera demain jour et que nous mourrons, et qu'y a-t-il de plus cru ? C'est donc la coutume qui nous en persuade. C'est elle qui fait tant de chrétiens, c'est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats, etc. Il y a la foi reçue dans le baptême de plus aux chrétiens qu'aux païens<sup>3</sup>. » Dès lors, Pascal songeait sans doute à une apologie qui, tout en s'adressant principalement aux incroyants et aux honnêtes gens désabusés et somnolant dans l'indifférence (S. 681-682 – L. 427-428)<sup>4</sup>, ne bousculait pas moins la foi coutumière, trop coutumière de

---

<sup>2</sup> Pascal, *Discours sur la religion et sur quelques autres sujets qui ont été trouvés après sa mort parmi ses papiers*, restitués et publiés par E. Martineau, Paris, Fayard / Armand Colin, 1992, p. 236.

<sup>3</sup> Les éditeurs de Port-Royal ne manquèrent pas de pointer la formule hardie (« c'est elle qui fait tant de chrétiens ») et de l'expurger. Voir Pascal, *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets. Étude et édition comparative de l'édition originale avec les copies et les versions modernes* par Jean-Robert Armogathe et Daniel Blot, Paris, Champion, 2011, p. 154.

<sup>4</sup> Voir V. Carraud, *Pascal : des connaissances naturelles à l'étude de l'homme*, Paris, Vrin, 2007, p. 253-258 et *L'évidence du Dieu caché. Introduction à la lecture des Pensées de Pascal*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2016<sup>2</sup>, p. 164-172.

ces chrétiens qui, comme le persiflait déjà Montaigne, sont « chrétiens à même titre qu'ils sont ou Périgourdin ou Aléman »<sup>5</sup>. À ce titre, la coutume constitue l'obstacle premier et sans doute le plus radical s'opposant à la réussite de l'entreprise de l'apologiste. Une deuxième remarque, portée sur la même page du manuscrit où on lit la *pensée* sur le « monde ordinaire », en fait état : « On a beau dire : il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant. C'est parce que vous y êtes né, dira-t-on. Tant s'en faut : je me roidis contre par cette raison-là même, de peur que cette prévention ne me suborne, mais quoique j'y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainsi » (S. 659 – L. 817). S'il y a bien pour un chrétien une raison pour douter du bien-fondé de sa croyance, c'est avant tout et surtout le fait d'être né « dans » cette religion, de l'avoir apprise, suivie, et finalement crue *par coutume*. D'où la tâche paradoxale de l'apologiste auquel il revient de retrouver le caractère étonnant de la vérité à laquelle il s'est désormais pleinement accoutumé, en recouvrant un étonnement qui ouvre de nouveau à l'admiration. Ainsi, aux yeux de Pascal, le vrai chrétien est un fidèle qui croit *malgré* la coutume, qui croit comme s'il ne s'était jamais accoutumé à croire, qui ne cesse de s'étonner face à la vérité d'une religion qui est l'unique conforme à l'homme et dont cependant la doctrine va « contre la nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs » (S. 316 – L. 284). C'est à ce titre qu'on peut affirmer qu'« il y a peu de vrais chrétiens [...] même pour la foi ». Car « il y en a bien qui croient, mais par superstition » (L. 179 – S. 210), la superstition étant, dans le lexique pascalien, cet aveuglement coutumier face à *l'autorité de l'autorité* qui s'oppose à l'exigence de « soumission et usage de la raison en quoi consiste le vrai christianisme »<sup>6</sup>. Au contraire, Pascal et le lecteur qu'il souhaite pour son ouvrage ne cessent de se « roidir » contre une telle foi aveugle, car ils sont de ces hommes qui, comme on l'a vu, « n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer et qui songent d'autant plus qu'on leur défend » et « se défont des fausses religions et de la vraie même s'ils ne trouvent des discours solides » (S. 659 – L. 815).

b/ Nous en sommes ainsi à la deuxième remarque qu'impose la lecture de ce fragment consacré au lecteur idéal de l'ouvrage que les *Pensées* préparent. On pourrait la résumer d'un mot par l'axiome : à lecteur exigeant, preuves solides. Si l'interlocuteur auquel Pascal imagine d'être confronté apparaît prêt à se défaire même de la vraie religion s'il ne la trouve pas suffisamment « fondée », le discours de l'apologiste se devra de lui fournir des preuves « solides et palpables » (S. 221 – L. 189)<sup>7</sup>. Il n'est pas le lieu ici de revenir en détail sur le statut des preuves déployées par Pascal ; bornons-nous à souligner que la caractérisation du lecteur envisagé sous les traits d'un songeur impitoyable et impénitent impose à Pascal d'écarter tout discours dévot, ou même dévotieux, qui rejetterait l'incroyance sans pour autant s'engager dans la définition du véritable « fondement » de la vraie religion. Il faut bien montrer, comme

<sup>5</sup> *Essais*, II, 12, Paris, PUF, 2004, p. 445.

<sup>6</sup> Voir A. Frigo, *L'évidence du Dieu caché*, cit., p. 136-141 et L. Thirouin, « La profession de raison. », *Dix-septième Siècle*, 261, 2013, 4, p. 695-707.

<sup>7</sup> Ce qui, par ailleurs, ne signifie pas que les preuves soient absolument convaincantes, mais seulement qu'elles le sont « de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire » (S. 423 – L. 835).

Pascal l'écrit ailleurs, que le christianisme est la religion « la plus savante et la plus fondée » (S. 427 – L. 842) car elle répond aux questionnements d'un lecteur qui n'acquiesce que face à une preuve qui soit véritablement digne de ce nom – un lecteur qui avance une exigence claire concernant la qualité et la rigueur des « discours » qu'il attend de l'apologiste.

c/ Il y ira donc d'un lecteur qui songe sans cesse, avide de pensées et de discours solides : or cette avidité intellectuelle se traduit en un type d'approche de l'Écriture. Et nous voici à notre troisième remarque concernant S. 659 – L. 815. Elle est suggérée par l'exemple du Juif qui intime à son fils de ne pas penser aux « passages du Messie » (sans doute les passages de la Bible qui portent sur l'avènement du Christ). Une page du Talmud semble en effet proscrire aux jeunes une lecture excessive de l'Écriture, pour les préserver des doutes qu'elle pourrait susciter dans des esprits encore incapables d'en saisir tous les sous-entendus<sup>8</sup>. Or, si cette décision de ne pas songer aux évidences textuelles auxquelles on ne « veut pas songer » constitue l'attitude à écarter, le contre-modèle semble être suggéré par un verset des *Actes des Apôtres* (17, 11) qui constitue la pensée S. 202 – L. 171 : « *Susceperunt verbum cum omni aviditate, scrutantes Scripturas si ita se haberent* [Ils reçurent la parole avec la plus grande avidité, cherchant tous les jours dans l'Écriture s'il en était ainsi]. » Le sujet de la formule sont les Juifs de Béroé, ville de Macédoine où saint Paul se rend pour prêcher. En ayant quitté Thessalonique où leur prédication à la synagogue avait suscité des oppositions violentes (*Actes des Apôtres*, 17, 5), Paul et Silas se dirigent vers Béroé, « et les Juifs de Béroé étaient de plus honnêtes gens que ceux de Thessalonique, et ils reçurent la parole avec beaucoup d'affection et d'ardeur, examinant tous les jours les Écritures, pour voir si ce qu'on leur disait était véritable » (v. 11)<sup>9</sup>. Recevoir la parole, « *suscipere verbum* », c'est-à-dire la doctrine chrétienne, et examiner l'Écriture, « *scrutare scripturas* » : les deux exigences vont ensemble pour ces Juifs qui, à l'aube de la chrétienté, reçoivent la prédication de l'Évangile. Elles doivent aller ensemble aussi, selon Pascal, pour les hommes du XVII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'ils songent sincèrement à s'instruire de la vraie religion.

Résumons les traits du *portrait-robot* du destinataire de l'ouvrage apologétique *in fieri* qu'esquisse le fragment S. 659 – L. 815 : Pascal souhaite, ou du moins vise, un lecteur qui « songe » et ne cesse de songer, qui exige des preuves solides et palpables dont il s'acharne à mesurer le bien-fondé et, enfin, qui cherche avec « avidité » dans la parole divine et « scrute » les Écritures en traquant les témoignages de la vraie religion. « C'est pourquoi », glose la *Vie de M. Pascal* « quand il avait à conférer avec quelques athées, il ne commençait jamais par la dispute, ni par établir les principes qu'il avait à dire ; mais il voulait connaître auparavant s'ils cherchaient la vérité de tout leur cœur ; et il agissait suivant cela avec eux, ou pour les aider à trouver la lumière qu'ils n'avaient pas, s'ils la cherchaient sincèrement, ou

<sup>8</sup> Nous nous permettons de renvoyer, pour une hypothèse concernant les sources de Pascal, à A. Frigo et M. Le Guern, « Sur quelques sources inédites de Pascal », *Dix-septième Siècle*, 69, 2015, 4, p. 735-753.

<sup>9</sup> Nous citons d'après la traduction de la Bible de Sacy. Voir J. Lhermet, *Pascal et la Bible*, Paris, Vrin, 1931, p. 198.

pour les disposer à la chercher et à en faire leur plus sérieuse occupation avant que de les instruire, s'ils voulaient que son instruction leur fût utile »<sup>10</sup>.

## 2. Lire trop peu

« Chercher sincèrement » : la formule constitue presque une tautologie sous la plume de Pascal et il y aurait sans doute beaucoup à dire sur le statut de cette sincérité, qui est, d'une certaine façon, au cœur même du paradoxe apparent d'un projet d'apologétique de la religion chrétienne conduit en régime de grâce efficace. Mais pour venir au thème qui est le notre, celui des stratégies de lecture du texte biblique définies par les *Pensées*, et notamment de l'exigence de le lire et « regarder de près », il convient de s'arrêter surtout sur ce « monde ordinaire » qu'est le monde de l'insouciance, le monde de ceux qui ne songent qu'à ne pas songer à ce qu'ils ne veulent pas songer. Pascal ne manque pas de persifler la faiblesse des raisons qu'on avance contre les vérités de la religion révélée (S. 259, 444 – L. 227, 882) et, notamment, contre l'affirmation de l'immortalité de l'âme (§ S. 140, 147, 193 – L. 108, 115, 161). Mais ce qui le choque est finalement moins la « profession de suivre la raison » (S. 183 – L. 150) dont se gargarisent ces « incrédules » dont la « force d'esprit » apparaît pourtant si limitée, que leur « indifférence de chercher la vérité d'une chose qui leur est si importante et qui les touche de si près » – c'est-à-dire savoir « si l'âme est mortelle ou immortelle » (S. 196 – L. 164). N'ayant pas trouvé « en eux-mêmes les lumières qui les en persuadent », ils « négligent de les chercher ailleurs » et se tiennent en « repos » dans l'« ignorance » : ils ne font aucun état de « l'état » de leur « éternité » (S. 681 – L. 427). Bref, ils « ne savent s'il y a vérité ou fausseté » dans la doctrine chrétienne, et tout en ignorant « s'il y a force ou faiblesse dans les preuves » de l'immortalité de l'âme, qu'ils ont pourtant « devant les yeux », ils « refusent d'y regarder » (S. 681 – L. 428). De cette cécité à ce qui est le plus essentiel et dont la vue devrait « régler » toutes nos « démarche[s] » (S. 681 – L. 427), la dernière des *pensées* de la liasse « Commencement » propose une image saisissante : « Nous courons sans souci dans le précipice après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir » (S. 198 – L. 166). Mais c'est surtout dans deux longs essais de rédaction qui brillent par leur achèvement et leur qualité littéraire (S. 681-682 – L. 427-429) que Pascal esquisse le portrait de l'incroyant que le refus de s'interroger sur sa destinée éternelle amène à ses boucler les oreilles face à tout argument avancé par l'apologiste.

Or, dans ces fragments longs, sans doute destinés aux propylées<sup>11</sup> de l'ouvrage à venir, Pascal n'analyse pas seulement la psychologie profonde de ce manque de volonté de songer qui caractérise le « monde ordinaire », mais il dénonce aussi les risques d'une lecture à *la légère* du texte biblique qui en

<sup>10</sup> Pascal, *Œuvres complètes*, éd. J. Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, t. I, 1964, p. 622.

<sup>11</sup> Voir P. Sellier, *Port-Royal et la littérature. Pascal. Deuxième édition augmentée de douze études*, Paris, Champion, 2010, p. 125-140.

constitue un des corollaires. On a ainsi l'envers et le revers du portrait du lecteur idéal du fragment S. 659 – L. 815 : d'une part, un interlocuteur qui songe sans cesse et avec une lucidité impitoyable à la vérité de la religion chrétienne et dès lors scrute l'Écriture avec la plus grande avidité, comme l'écrit saint Paul. De l'autre, l'injustice des hommes qui vivent dans « l'indifférence de chercher la vérité » et peuvent se conserver dans cet abominable repos insouciant même en ayant lu la Bible, justement parce qu'ils renoncent à lire de près, parce ils renoncent à « *scrutare scripturas* », car, tout en lisant la Bible, ils la lisent finalement trop peu. Analysons en détail l'argument avancé par Pascal. Les lignes d'ouverture de la *pensée* S. 681 – L. 427 rappellent la logique qui gouverne la manifestation de Dieu : il faut penser l'évidence d'un « Dieu qui s'est voulu cacher » (S. 275 – L. 242), qui se montre à ceux qui le cherchent (et qu'Il veut qu'ils le cherchent) et se dérobe à ceux à qui cette volonté manque (et dont Il « aveugle » lui-même le cœur, S. 264 – L. 232). En prêchant un « *Deus absconditus* », la doctrine chrétienne interdit de conclure de l'obscurité à la tentation de la négligence : lorsqu'il se plaint qu'« on n'y voit rien », que l'évidence de Dieu n'est pas celle d'une lumière « comme le jour en plein midi », mais un clair-obscur, l'incroyant est déjà en train d'affirmer une des « deux choses » que la foi chrétienne « travaille également à établir » : « que Dieu a établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement, et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur. » Et Pascal de s'exclamer : « Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent avant que de la combattre ». Autrement-dit :

Il faudrait pour la combattre qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher partout et même dans ce que l'Église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité une de ces prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a personne raisonnable qui puisse parler de la sorte et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes (S. 681 – L. 427).

Or, si ces hommes qui vivent sans tirer les conséquences de l'effroi dans lequel les abîme l'ignorance de la destinée éternelle de leur âme, ces « monstres » contre nature, n'ont pas fait suffisamment d'efforts pour « s'instruire » de la religion « qu'ils combattent », ils n'ont pas moins « employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture », et « ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi ». Quelques heures et quelques livres, voilà ce que signifie *lire trop peu*. Pascal fait ici la théorie d'une approche de l'Écriture qui en manque le sens, car elle renonce à lire de près, à lire en « scrutant » avec avidité chaque passage de la Bible, mais au contraire, se borne à une lecture cavalière, car partielle et partielle, une lecture, comme nous disions en ouverture, faite *à la légère*.

Et Pascal de renvoyer dos à dos, dans un fragment proche (S. 183 – L. 150), le choix de « regarder au détail » et le simple fait de s’adonner à une « réflexion légère » sur les vérités de la religion avant, d’écarter les questions fondamentales qu’elles soulèvent.

Mais il y a plus, car Pascal ne se limite pas seulement à déplorer les effets de cette lecture qui se borne à quelques heures et à quelques livres. Il nous en fournit aussi un exemple concret. Citons la *pensée* S. 102 – L. 68, très proche, par le ton et par le thème qu’elle aborde, des paroles de l’incroyant en S. 681-682 – L. 427-429 :

Quand je considère la petite durée de ma vie absorbée dans l’éternité précédente et suivante, *memoria hospitis unius diei praetereuntis*, le petit espace que je remplis et même que je vois abîmé dans l’infinie immensité des espaces que j’ignore et qui m’ignorent, je m’effraie et m’étonne de me voir ici plutôt que là, car il n’y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m’y a mis ? Par l’ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ?

L’effroi d’un *je* qui constate, comme en S. 681 – L. 427 la contingence radicale de son être, s’exprime ici en empruntant des mots au livre de la *Sagesse* (5, 15). Or, les chapitres deux et cinq de ce livre biblique constituent un palimpseste de maintes formules que Pascal attribue à ses interlocuteurs vivant dans l’indifférence de chercher la vérité<sup>12</sup>. De surcroît, si Pascal est véritablement imprégné du livre de la *Sagesse*, il affectionne tout particulièrement les premiers chapitres, c’est-à-dire, comme il l’a écrit au fragment S. 511 – L. 618, les « raisonnements des impies dans la *Sagesse* », et le spectacle de leur existence en proie à l’ensorcellement des niaiseries, la « *fascinatio nugacitatis* » de *Sagesse* 4, 12 évoquée par S. 386 – L. 5. Employer quelques heures à la lecture de quelques livres de l’Écriture revient donc à choisir, dans le corpus biblique, les textes qui peuvent symboliser avec ce désespoir de chercher qui affecte le « monde ordinaire », un monde d’hommes qui ne songent pas, ou font semblant de ne pas songer, aux vérités de la foi. Mais si le fragment S. 102 – L. 68 renvoie explicitement au livre de la *Sagesse*, le même constat vaut sans doute aussi pour l’*Ecclésiaste* et le *livre de Job*, dont on a souvent signalé les échos très nombreux dans les *Pensées*<sup>13</sup>. Bornons-nous à ajouter un exemple ultérieur, qui ne semble pas avoir jusqu’ici retenu l’attention des commentateurs. On l’a vu, Pascal persifle la négligence

---

<sup>12</sup> Cfr. « Je vois ces effroyables espaces de l’univers qui m’enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu’en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m’est donné à vivre m’est assigné à ce point plutôt qu’en un autre de toute l’éternité qui m’a précédé et de toute celle qui me suit » (S. 681 – L. 427) et « S’il y a un Dieu il ne faut aimer que lui et non les créatures passagères. Le raisonnement des impies dans La *Sagesse* n’est fondé que sur ce qu’il n’y a point de Dieu. Cela posé, dit-il, jouissons donc des créatures » (S. 511 – L. 618) à rapprocher de *Sagesse*, 2, 1-6 : « Ils ont dit dans l’égarement de leurs pensées : Le temps de notre vie est court et fâcheux ; l’homme après sa mort n’a plus de bien à attendre, et on ne sait personne qui soit revenu des enfers. Nous sommes nés comme à l’aventure, et après la mort nous serons comme si nous n’avions jamais été. La respiration est dans nos narines comme une fumée, et l’âme est comme une étincelle de feu qui remue notre cœur. Lorsqu’elle sera éteinte, notre corps sera réduit en cendres ; l’esprit se dissipera comme un air subtil [...]. Car le temps de notre vie n’est qu’une ombre qui passe, et après la mort il n’y a plus de retour [*Umbra enim transitus est tempus nostrum, et non est reversio finis nostri*] : le sceau est posé, et nul ne revient. Venez donc, jouissons des biens présents, hâtons-nous d’user des créatures pendant que nous sommes jeunes. »

<sup>13</sup> Voir P. Sellier, *Port-Royal et la littérature. Pascal.*, cit., p. 185-237.

(et en partie aussi l'arrogance) des hommes du « monde ordinaire », car « ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi ». Or, il se peut qu'il faille reconnaître une esquisse de ce dialogue avec « quelque ecclésiastique » après lecture *sélective* de l'Écriture dans l'échange relaté par la *pensée* S. 38 – L. 3 ;

Et quoi ne dites-vous pas vous-même que le ciel et les oiseaux prouvent Dieu ?

Non.

Et votre religion ne le dit-elle pas ?

Non.

Car encore que cela est vrai en un sens pour quelques âmes à qui Dieu donna cette lumière, néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart.

La formule d'ouverture n'est pas sans rappeler le célèbre *Psaume* 18 (v. 2) : « *Caeli enarrant gloriam Dei et opera manuum eius annuntiat firmamentum* ». On pourrait néanmoins risquer aussi un autre rapprochement, qui a le double avantage de rendre compte non seulement des « cieux », mais aussi des « oiseaux », mentionnés par l'interlocuteur, et, d'autre part, d'être tiré de ces « quelques livres » sur lesquels, comme on l'a rappelé, se penchent de préférence les hommes qui ne lisent que *trop peu* la Bible. Au chapitre 38 du livre de *Job*, on lit en effet les versets suivants (*Job*, 38, 31-41) :

Pourrez-vous joindre ensemble les *étoiles brillantes des Pléiades*, et détourner l'*Ourse de son cours* ? Est-ce vous qui faites paraître en son temps sur les enfants des hommes l'étoile du matin, ou qui faites lever ensuite l'étoile du soir ? Savez-vous *l'ordre et les mouvements du ciel* ? êtes-vous l'auteur des influences qu'il exerce sur la terre ? [...] Qui a mis la sagesse dans le cœur de l'homme ? ou qui a donné au *coq* l'intelligence ? Qui expliquera toute la *disposition des cieux* ? ou qui fera cesser *l'harmonie du ciel* ? [...] Qui prépare au *corbeau* sa nourriture, lorsque ses petits crient vers Dieu, et qu'ils vont errants, n'ayant rien à manger ? (nous soulignons).

Nous ne pouvons pas revenir ici sur les enjeux du dialogue mis en scène par le fragment S. 38 – L. 3 ; pour notre propos, il suffira de souligner qu'il s'agit sans doute d'un bon exemple d'un échange entre un interlocuteur qui n'a passé que quelques heures à lire « quelque livre » de la Bible (dans ce cas les *Psaumes* et *Job*) et un ecclésiastique qui l'invite à « regarder de près » dans l'Écriture, et à comprendre que si cela est « vrai en un sens », on se tromperait lourdement en y reconnaissant *le tout* de la doctrine chrétienne.

Résumons les quelques acquis de cette première série d'analyses consacrées à la nécessité de « regarder de près » l'Écriture et aux risques d'une lecture *à la légère* de celle-ci. Confronté à un obstacle qui se situe en amont du travail de l'apologiste, c'est-à-dire l'indifférence de ces hommes qui ne songent



pas à songer à une question, celle de leur destinée éternelle, qui apparaît pourtant vitale, Pascal parvient à définir et, dès lors, à dénoncer, une approche du texte biblique dont l'erreur consiste à lire trop peu. Au lieu de « scruter avec avidité », de « chercher sincèrement », de « regarder de près », on peut se borner à feuilleter l'Écriture et à en faire une lecture partielle et dès lors partielle. Lire trop peu, lire quelques livres, la *Sagesse*, *Job*, l'*Ecclésiaste*, interroger « quelques ecclésiastiques » à partir de ces lectures : cela suffit pour une « question de philosophie »<sup>14</sup>, entendons : lorsqu'on discute juste pour le plaisir de discuter, de spéculer, ou comme l'écrit Pascal, comme s'il ne s'agissait que « de l'intérêt léger de quelque personne étrangère » (S. 681 – L. 427). À cet intérêt léger, à cette réflexion *à la légère*, qui débouche sur une lecture cavalière du texte biblique, il convient d'opposer la résolution de lire de près. « Ce n'est pas assez regardé au détail », affirme Pascal en S. 183 – L. 150. Mais jusqu'où faut-il suivre cet impératif herméneutique? N'y a-t-il pas aussi des risques à lire *de trop près* le texte biblique, jusqu'à trop (y) lire ?

### 3. Lire trop

Regarder de près : Pascal affectionne cette stratégie de lecture lorsqu'il se penche sur l'Écriture. Souvent, il lui suffit de marquer dans ses notes un seul mot pour coder la totalité d'un passage biblique<sup>15</sup>. Dans d'autres cas, un terme se charge d'une portée conceptuelle surdimensionnée et même étrangère au texte d'origine. Qu'on pense, pour n'évoquer qu'un exemple bien connu et souvent commenté, aux premières lignes du « Mystère de Jésus » (S. 749 – L. 919) :

Jésus souffre dans l'agonie sa Passion les tourments que lui font les hommes. Mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même. *Turbare semetipsum*. C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante. Et il faut être tout-puissant pour le soutenir.

La formule latine est tirée de l'*Évangile de Jean* et décrit le moment où Jésus, à la vue des ceux qui pleuraient la mort de Lazare, « frémit en son esprit et se troubla lui-même ». Mais, dans le cadre de la vaste méditation sur le mystère de la pénitence que Pascal développe dans ce fragment, le terme n'a rien d'anecdotique et devient même l'emblème d'une thèse christologique radicale. Les *Pensées* sont émaillées d'innombrables exemples de pareilles *lectures à la loupe* de l'Écriture, qui visent à dévoiler toute la richesse d'un détail textuel infime ou à en ressaisir à nouveau frais la portée. Et Blaise s'avère

<sup>14</sup> « Les impies qui font profession de suivre la raison doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc ? Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir et vivre les bêtes comme les hommes, et les Turcs comme les chrétiens ; il ont leurs cérémonies, leurs prophètes, leurs docteurs, leurs saints, leurs religieux comme nous, etc. Cela est-il contraire à l'Écriture ? ne dit-elle pas tout cela ? Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité, en voilà assez pour vous laisser en repos. Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connaître ce n'est pas assez regardé au détail. C'en serait assez pour une question de philosophie, mais ici où il va de tout... Et cependant après une réflexion légère de cette sorte on s'amusera, etc. Qu'on s'informe de cette religion, même si elle ne rend pas raison de cette obscurité peut-être qu'elle nous l'apprendra » (S. 183 – L. 150).

<sup>15</sup> Voir Pascal, *Discours sur la religion et sur quelques autres sujets qui ont été trouvés après sa mort parmi ses papiers*, restitués et publiés par E. Martineau, cit., p. 214-218.

être un véritable maître de cette forme de prétérition qui consiste à évoquer un passage biblique à l'aide d'un seul mot ou d'une partie d'un verset. Les deux exemples sur lesquels nous voudrions nous arrêter dans les pages qui suivent constituent des cas, pour ainsi dire, extrêmes d'une telle stratégie de lecture. Lire de près revient en effet tantôt à lire presque trop, en opérant un geste herméneutique que d'autres lecteurs pourraient juger excessif et auquel dès lors plusieurs d'entre eux refuseront de souscrire.

Soit d'abord une courte note (S. 473 – L. 568) :

L'unité et la multitude : *Duo aut tres / in unum*. Erreur à exclure l'un des deux, comme font les papistes, qui excluent la multitude, ou les huguenots, qui excluent l'unité.

Pascal aborde ici un thème central dans la conception de l'Église élaborée par les hommes de Port-Royal, c'est-à-dire la nécessité de souligner avec force que l'infailibilité n'est pas concentrée dans la seule personne du pape<sup>16</sup>. « Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église », observe Pascal et « c'en serait un étrange si l'infailibilité était dans un. Mais d'être dans la multitude cela paraît si naturel, que la conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses autres ouvrages » (S. 607 – L. 726). Dans le cas contraire, l'Église serait exposée au risque d'une aberration insupportable, car « toutes les fois que les Jésuites surprendront le pape on rendra toute la chrétienté parjure » (S. 744 – L. 914). Et on sait à quel point un tel risque était réel dans le cadre de la campagne des *Provinciales* et des affrontements polémiques autour de l'*Augustinus*. Or, comme tout autre discours théologique, l'ecclésiologie est structurellement ambiguë et professe conjointement des « vérités qui semblent se contredire » (S. 614 – L. 733). Cela vaut de façon exemplaire pour la première des « *notae* » de l'Église<sup>17</sup>, l'unité : « Église, pape ; unité — multitude. En considérant l'Église comme unité le pape qui en est le chef est comme un tout ; en la considérant comme multitude le pape n'en est qu'une partie. Les Pères l'ont considérée tantôt en une manière, tantôt en l'autre. Et ainsi ont parlé diversement du pape. [...] Mais en établissant une de ces deux vérités ils n'ont pas exclu l'autre » (S. 501 – L. 604). L'hérésie se présente sous la forme d'un discours vrai, mais partiel : en voulant « exclure l'un des deux [éléments], comme font les papistes qui excluent la multitude, ou les huguenots qui excluent l'unité », on tombe nécessairement dans l'erreur. Il y va d'une forme de « tyrannie », c'est-à-dire d'un refus d'une des deux vérités qui, par leur paradoxale coexistence, font le mystère de l'unité de l'Église : « La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion. L'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie » (S. 501 – L. 604). Ainsi, l'autorité du pape est naturellement et utilement contrebalancée par celle de l'Église dans sa totalité, s'exprimant dans le concile œcuménique (lui-même faillible lorsqu'il se prononce sur des questions *de*

---

<sup>16</sup> Voir G. Ferreyrolles, *Pascal et la raison du politique*, Paris, PUF, 1984. Pour une analyse détaillée de l'ecclésiologie pascalienne, nous nous permettons de renvoyer à notre étude *L'esprit du corps. La doctrine pascalienne de l'amour*, Paris, Vrin, 2016, chap. IV-V, dont nous reprenons dans les lignes qui suivent certains éléments.

<sup>17</sup> G. Thils, *Les Notes de l'Église dans l'apologétique catholique depuis la Réforme*, Gembloux, J. Duculot, 1937, p. 154-211.

*fait*) : « Il n’y a que les conciles qui puissent obliger à croire » et « jamais l’Église n’a reconnu cette infailibilité dans le pape, mais seulement dans le concile universel auquel on a toujours appelé des jugements injustes des papes<sup>18</sup>. »

Or, les contrariétés apparentes concernant la nature de l’Église trouvent leur fondement dans l’Écriture qui affirme, sans crainte de contradiction, l’unité *et* la multitude, ce que Pascal prouve à l’aide de quelques mots tirés du *Nouveau Testament*. C’est là bien évidemment le point qui nous intéresse, car il s’agit d’un excellent exemple d’une lecture de près qui, si elle ne lit pas trop, lit sans doute plus que ce que le texte donne à lire. Comme on l’a vu, Pascal note en S. 473 – L. 568 deux formules latines : « *Duo aut tres* » et « *in unum* ». La première renvoie à la multitude, la seconde à l’unité. Toutefois, l’une et l’autre viennent du même chapitre de la première *Épître aux Corinthiens* : « *Prophetae duo aut tres dicant et ceteri dijudicent* » (« Pour ce qui est des prophètes, qu’il n’y en ait point plus de deux ou trois qui parlent, et que les autres en jugent », I Cor 14, 29) et « *Si ergo conveniat universa Ecclesia in unum...* » (« Si toute une Église étant assemblée en un lieu... » (I Cor 14, 23). Force est de constater que Pascal surinterprète des détails du texte biblique pour y pointer une « contradiction apparente » qui serait le signe de la double nature, en même temps hiérarchique et communautaire, de l’Église. D’une part, les « deux ou trois prophètes », une fois que le mot « prophète » est passé sous silence, ne peuvent pas ne pas évoquer les paroles du Christ en *Matthieu* 18, 20 : « *Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* », « Car en quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m’y trouve au milieu d’eux. » Et d’autre part, la formule latine « *in unum* », qui sous la plume de saint Paul renvoie à l’unité d’un lieu (l’assemblée des fidèles réunis en un lieu) se charge d’une signification tout à fait différente, car ce « *unum* » ne peut qu’être le pape lui-même, chef et épitomé de la communauté ecclésiale (« En considérant l’Église comme unité le pape qui en est le chef est comme un tout » L. 604 – S. 501).

Ainsi, lire de près, lire en regardant de près le texte biblique revient tantôt chez Pascal à isoler un détail qui, justement en raison et en vertu de son isolement, *fait plus sens* (ou fait *autrement sens*) que dans le contexte d’origine. En lisant de (trop) près on arrive finalement à lire autre chose.

L’intérêt et la portée d’une telle stratégie de lecture sont confirmés par un deuxième exemple, constitué par une *pensée* bien plus connue, voire parmi les plus célèbres du recueil pascalien :

Car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automate autant qu’esprit. Et de là vient que l’instrument par lequel la persuasion se fait n’est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l’esprit ; la coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues : elle incline l’automate, qui entraîne l’esprit sans qu’il y pense. Qui a démontré qu’il sera demain jour, et que nous mourrons ? Et qu’y a-t-il de plus cru ? C’est donc la coutume qui nous en

---

<sup>18</sup> *Lettre d’un avocat* (in *Les Provinciales, Pensées et opuscules divers*, textes édités par G. Ferreyrolles et P. Sellier, cit., p. 631-632).

persuade, c'est elle qui fait tant de chrétiens, c'est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats, etc. (Il y a la foi reçue dans le baptême de plus aux chrétiens qu'aux païens.) Enfin il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et nous teindre de cette créance, qui nous échappe à toute heure. Car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude, qui sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces : l'esprit, par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et l'automate, par la coutume, et en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. *Inclina cor meum, Deus* (S. 661 – L. 821).

Pascal fait ici la théorie d'un bon usage de la coutume, dont la force, voire la douce violence, peut être mise à profit par l'apologiste. La démonstration ne suffit pas si les habitudes de l'esprit ont imposé à notre entendement ou à notre volonté un pli contraire. Au rebours, la coutume incline l'automate et ainsi, fait « tomber » naturellement l'esprit dans une croyance dont il a déjà atteint la démonstration par la vue de l'entendement. Pour le dire avec le lexique de Montaigne que Pascal reprend assez explicitement dans ce fragment, il s'agit de « teindre et abreuver l'âme » pour que la démonstration devienne conviction. Plus encore que l'éclat de l'idée claire et distincte vaut la capacité de l'homme à se tenir dans la lumière de l'évidence : l'esprit est moins obscurci qu'assoupi. La coutume pense pour lui quand il lui fait défaut la lucidité pour réfléchir ou, plus radicalement, la volonté même de penser. Mais ce qui doit retenir ici notre attention est la citation finale, tirée du psaume 118 (v. 36 : « *Inclina cor meum in testimonia tua* », « Faites pencher mon cœur [mon Dieu] vers les témoignages de votre loi ») dont la liturgie des heures fait souvent usage<sup>19</sup>. Or, cette citation (tronquée) n'a rien d'anodin. Son interprétation pour ainsi dire standard est esquissée par Pascal dans un autre fragment consacré à la foi des « simples », c'est-à-dire des chrétiens qui croient « sans avoir lu les *Testaments*, parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte » (S. 413 – L. 381) :

Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de soi et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais, d'une créance utile et de foi, si Dieu n'incline le cœur, et on croira dès qu'il l'inclinera.

Et c'est ce que David connaissait bien. *Inclina cor meum, Deus, in, etc.* (S. 412 – L. 380).

Le verset du psaume 118 dit donc l'intervention nécessaire de la grâce, qui, seule, fait passer de la preuve à la foi, « cette foi qui fait dire non *scio* mais *credo* » (S. 41 – L. 7). L'homme peut bien disposer sa volonté à aimer la vérité que son esprit recherche et s'accoutumer aux arguments de l'apologiste, en

<sup>19</sup> Voir Gouhier, *Blaise Pascal. Conversion et apologétique*, Paris, Vrin, 1986, p. 54-59 et P. Sellier, *Port-Royal et la littérature. Pascal.*, cit., p. 211-220.

« inclinant » son être tout entier par la force de la « machine », jusqu'à en faire un sentiment immédiat. Cependant, « la foi est différente de la preuve », car « l'une est humaine et l'autre est un don de Dieu » (S. 41 – L. 7). Et seulement cette dernière est salutaire, la foi humaine n'étant qu'humaine, reste inutile pour le salut : « Dieu incline véritablement ceux qu'il aime à croire la religion chrétienne » (S. 414 – L. 382).

Sans nous attarder sur cet argument et sur sa portée pour la compréhension des limites et des enjeux de la démarche apologétique esquissée par Pascal, bornons-nous à comparer les deux citations du psaume 118. Si, dans le fragment sur la foi des « personnes simples », le verset nomme l'action de la grâce qui, en exerçant une attirance invincible sur la volonté, suscite la foi et répand dans les cœurs la charité, dans la *pensée* S. 661 – L. 821 sa fonction est beaucoup plus ambiguë. On peut certes comprendre que cette inclination du cœur achève, en le rendant « utile », c'est-à-dire salutaire, le travail des raisons et des preuves avancées par l'apologiste et confirmées par la coutume. Mais l'usage du lexique de l'inclination est très affiché dans la description de la logique de l'automate (la coutume « incline l'automate », l'habitude « incline toutes nos puissances », « l'automate est incliné à croire » et ne peut pas « s'incliner au contraire »). Dès lors, l'inclination sera le pli et la pente de l'habitude, imprimés par la répétition des gestes et des preuves, et le cœur deviendra synonyme de toute forme de réflexe passif, mental autant que corporel. Certes, on pourra rétorquer que pour parvenir à incliner l'automate, il faut déjà disposer d'une grâce octroyée par Dieu, qui nous soutient dans l'effort de ne pas incliner notre âme dans le sens contraire. Il ne reste pas moins que tout se passe comme si Pascal tirait profit de la richesse sémantique, sinon de l'ambiguïté, de la formule du verset du psaume 118. En lisant de près, en isolant la formule « *inclina cor meum, Deus* », Pascal en fait, d'une certaine façon, l'emblème de la machine apologétique dans tous ses moments, en en suggérant en même temps la paradoxale continuité : les raisons avancées par l'apologiste et l'inclination de l'automate qu'est le lecteur deviennent à leur tour l'instrument d'une inclination divine, seule capable de rendre cet instrument utile pour la conversion et de donner la foi. Ainsi, le texte biblique, réduit presque à une maxime, se trouve sollicité jusqu'au détournement par Pascal, et il y a fort à parier qu'un théologien de profession aurait appréhendé d'un regard sourcilleux un tel glissement de l'inclination divine à l'inclination de l'automate opérée par la coutume<sup>20</sup>.

L'édition électronique des *Pensées* réalisée par Dominique Descotes et Gilles Proust constitue une invitation au voyage dans ce pays aux trésors infinis qu'est le manuscrit pascalien. C'est désormais à l'intelligence des commentateurs d'en faire parler chaque détail, en se laissant solliciter par les indications

---

<sup>20</sup> Les éditeurs de Port-Royal ne reproduisent pas la citation qui clôt le fragment, voir Pascal, *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets. Étude et édition comparative de l'édition originale avec les copies et les versions modernes* par Jean-Robert Armogathe et Daniel Blot, cit., p. 155. Pour un exemple encore plus radical d'une lecture théologiquement risquée d'un détail du texte biblique auquel Pascal assigne une remarquable portée théorique voir nos remarques dans *L'esprit du corps*, cit., p. 241-254.

que fournissent des données minimales d'ordre matériel ou conceptuel, mais aussi en s'exposant aux risques d'une lecture qui, charmée par l'infiniment petit, oublie l'exigence d'une synthèse qui ressaisit conceptuellement l'unité d'une réflexion. Et tout lecteur des *Pensées* de se voir appelé à cette même tâche à laquelle Pascal ne cessa jamais de s'adonner : « qu'on y regarde de près ». Car « après tout, qui y regarde de près voit ».

Alberto FRIGO

Laboratoire d'Études sur les Monothéismes (CNRS - UMR 8584)